

Jean GRONDIN

La philosophie comme profession

Allocution de réception à l'Académie des lettres et des sciences humaines de la Société Royale, le 14 octobre 1999¹

La philosophie peut être plusieurs choses. Mais une profession? Dans un passage célèbre de son *Gorgias* (484c), Platon fait dire à Calliclès – et c'est à Socrate qu'il le dit! – que « la philosophie a certainement son agrément à condition qu'on s'y applique avec modération dans la jeunesse, mais si l'on y passe plus de temps qu'il ne faut, cela est désastreux pour un homme ». Selon Calliclès, celui qui s'adonne encore à la philosophie à l'âge adulte ne mérite que des coups de fouet. Même aujourd'hui, on conçoit difficilement que la philosophie puisse être une profession. Dans le meilleur des cas, on associe plus volontiers le philosophe à un sage, dans le pire, à un agitateur de nuages ou d'air chaud, comme disent les Américains. On assigne au philosophe un rôle de bohème ou d'artiste qui le situe en marge du savoir, de la science et de la réalité pure et dure administrée par la science et l'économie. On peut certes attendre de cette marginalité une certaine lumière, voire une distance critique, mais on se fie davantage aux scientifiques pour la rigueur et aux artistes créateurs pour l'étincelle de vie. Or le philosophe n'est ni un scientifique au sens courant du terme, ni – Dieu merci – un gourou. Il est donc difficile de défendre la philosophie face à de telles attentes (d'ailleurs assez contradictoires).

Comment caractériser la philosophie comme profession? Je me trompe peut-être, mais il me semble qu'il y a peu de réflexions sur cette question, sur la perplexité, la perplexité nécessaire, que nous sommes. C'est que le rôle du philosophe – et celui du professeur de philosophie en général - rencontre très peu de compréhension auprès du grand public en général, et plus particulièrement en Amérique du Nord. On le voit déjà à l'embarras que suscite l'idée de la philosophie comme profession. Or c'est pourtant la profession que je pratique et que j'exercerai sans doute jusqu'à la fin de mes jours.

S'il y a peu de méditations sur cette question, c'est peut-être parce que l'essentiel a déjà été dit dans la célèbre conférence de Max Weber sur « La science comme profession » (*Wissenschaft als Beruf*, 1919). Le titre, pourtant simple, de la conférence de Weber – qui était dans son cas un testament puisqu'il est mort peu de temps après l'avoir prononcée - est cependant un peu difficile à rendre en français. Lorsque Weber parle de science, de *Wissenschaft*, il vise, bien sûr, le savoir rigoureux au sens allemand du terme, qui se déploie non seulement dans les sciences pures, mais aussi dans les sciences humaines et sociales. On peut y reconnaître un lointain héritage de l'idéalisme allemand qui entendait par science la totalité du savoir humain, que le philosophe aurait pour tâche de porter au concept. C'est parce qu'un tel idéal nous paraît impraticable que nous nous sommes résignés aujourd'hui à limiter le terme de science à l'ordre du savoir expérimental, méthodique et spécialisé.

Ce n'est pas la science comme telle qui m'intéresse ce soir, car on conçoit sans peine que la science puisse être, elle, une profession. Mais en quoi la philosophie peut-elle l'être? Dans le titre de Weber, le terme le plus ardu à traduire est sans doute celui de « *Beruf* », que je rends ici par le terme le plus fade possible en parlant de « profession ». C'est que la meilleure traduction serait indubitablement celle de « vocation ». La philosophie est pour ceux qui la pratiquent d'abord une vocation et une passion. Mais on devine toutes les railleries que pourrait susciter cette idée de vocation, puisqu'elle tend à tirer les philosophes du côté des illuminés ou des visionnaires. C'est ce que nous ne sommes certainement pas, même s'il nous arrive d'avoir des visions, des lumières et d'entendre des voix.

Pourrait-on alors parler de la philosophie comme d'un « métier »? Oui, parce qu'il y a bel et bien du savoir-faire en philosophie, mais le terme n'est pas très adéquat non plus, car il tend à transformer les philosophes en prolétaires ou en fonctionnaires de la sagesse, ce qu'ils ne sont pas non plus. Le terme de « carrière », même s'il est hélas! courant dans le monde universitaire, est à mes yeux encore plus inepte, à moins bien sûr d'entendre la carrière comme un chantier ouvert, mais ce serait forcer un peu trop l'élégante rigueur de notre langue.

¹ Publiée dans les *Présentations* de l'Académie des lettres et des sciences humaines, n° 52, Société royale du Canada, 1999, 104-109.

En quoi la philosophie est-elle une profession si elle ne relève ni de la science, au sens limité du terme, ni de l'illumination, ni du métier, ni de la carrière? Comme toujours en philosophie, il n'y a pas de réponse passe-partout. Mais je pense que la philosophie se caractérise par une passion de l'universel qui se sait et se sent travaillée par l'histoire des grandes questions métaphysiques, que la science ne peut résoudre, ni dissoudre. C'est une description de la philosophie qui n'a rien de bien original, car elle remonte à Aristote : alors que toutes les sciences traitent d'un domaine particulier, la philosophie porte sur l'être dans son ensemble, sur l'universel. En quoi consiste cet universel? Cela non plus, il n'est pas facile de le dire, d'autant que je ne dispose ici que de très peu de temps pour étayer ma pensée ou, ce qui revient au même, pour me présenter moi-même. Négativement, la passion de l'universel traduit une insatisfaction vis-à-vis des savoirs trop particuliers, parce qu'ils sont si limités, mais aussi parce qu'ils présupposent un travail de vigilance conceptuelle et logique qui relève depuis toujours de la philosophie.

Il ne fait aucun doute que la spécialisation du savoir est indispensable au succès de la science moderne. Elle a également sa raison d'être en philosophie, car tout philosophe est aussi spécialiste de quelque chose. Mais il saute aux yeux que la spécialisation est contraire à sa vocation. C'est que la formation de l'esprit ne s'accomplit pas ou pas seulement par l'assimilation de méthodes et de certitudes scientifiques, elle se fait aussi par la transcendance des certitudes et des méthodes acquises, par une certaine forme de désassimilation (et l'histoire enseigne que ce sont toujours ces hauts moments, philosophiques, de mise en question des canons établis qui ont fait avancer la clairvoyance humaine). Cette transcendance, que je l'on peut appeler métaphysique, car c'est ainsi qu'elle s'est toujours appelée, peut prendre de multiples formes, plus ou moins contraignantes. L'idée de la philosophie comme profession est que ce dépassement métaphysique peut faire l'objet d'un débat éclairé, qui soit éclairant et formateur, et qu'il peut se défendre par des raisons. D'où l'ascèse extraordinaire de la philosophie. C'est que la philosophie doit se défaire non seulement des certitudes qui n'en sont pas, mais des facilités de l'opinion, de la démagogie et du bavardage qui occupent très souvent l'espace – évidemment ouvert et par définition indéfinissable – de la philosophie. En tant que pensée de l'universel,

la philosophie comme profession se veut donc une forme d'ascèse (ou d'exercice, au sens spirituel du terme, réhabilité par Pierre Hadot). Cette ascèse et ce dépassement sont-ils possibles? La philosophie le professe. La philosophie comme profession repose ainsi sur une profession, que l'on pourrait appeler, suivant l'expression convenue, une profession de foi, parce que l'universel auquel cherche à nous sensibiliser la formation philosophique n'est jamais conquis une fois pour toutes, mais toujours à renouveler et à défendre contre les assauts sans cesse répétés de la sophistication ou de la rectitude politique du temps, c'est-à-dire de l'absence d'ascèse. C'est aussi cette discipline, cet *ethos* du travail intellectuel que nous avons à transmettre aux plus jeunes générations par notre enseignement, nos recherches et notre regard. Et d'un point de vue pédagogique, l'éthique de ces recherches – qui s'exerce dans le patient apprentissage du monde des œuvres, des œuvres d'art autant que de philosophie, qui donnent sens à notre expérience – est peut-être plus importante que ses contenus, naturellement variables. Car ce que nous avons à enseigner, c'est aussi une fidélité et un sens du respect envers cette ascèse, qui se perd beaucoup dans notre civilisation, pourtant fondée sur elle. Il est clair que notre époque se trouve marquée par une louable volonté de démocratisation, mais il est indéniable qu'elle s'accompagne aussi d'une vulgarisation de l'être dans son ensemble, qui nous fait oublier plusieurs différences. Et si la Société Royale peut inspirer quelque chose de ce respect, eh bien! je suis un royaliste heureux.

La philosophie comme profession se fonde donc sur un pari, un espoir d'humanité, que nous ne cesserons jamais, bien qu'imparfaitement, de servir. Or toute vie se nourrit d'espoir, mais c'est à la philosophie qu'il appartient de le penser et de le professer. Ce que cette philosophie professe, c'est donc un idéal marathonnien de formation, une discipline, une espérance, et, je n'ai pas honte de le dire, un amour passionné de la sagesse, qui est aussi un honneur et un service. Mais, comme pour toute passion, on ne saurait trop dire s'il s'agit d'un service que nous rendons ou qui nous est rendu. Ce que je sais cependant, c'est que l'honneur que vous me faites par votre présence ici ce soir me touche beaucoup. Je vous en remercie.